

vaillie et M. Barrère, rédacteur en chef du *Républicain landais*. Ce duel a eu pour cause un article paru dans le *Républicain landais* et par lequel M. Delvaillie s'est trouvé offensé.

Ce dernier a été blessé deux fois. Son adversaire aussi a reçu trois blessures peu graves.

PAUL BARTEL

MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE : *Tabarin*, opéra en deux actes, poème de M. Paul Ferrier, musique de M. Emile Pessard.

Mon distingué collaborateur M. Paul Ferrier, dont tout le monde apprécie, au *Gaulois*, l'esprit alerte et bien portant, fit jouer, à la Comédie-Française, en 1874, un petit drame en vers où M. Coquelin déploya un talent extraordinaire. C'était ce même *Tabarin* qu'il vient de transformer en livret d'opéra pour M. Emile Pessard. J'en raconterai d'abord l'action en quelques mots ; le reste viendra de soi-même.

Le grand bateleur de la place Dauphine a deux raisons pour une de n'être point gai. Il adore Francisquine, sa femme, qui ne peut le souffrir, et l'on a pendu Fritelin, le matamore de sa troupe, pris par les gens du roi en flagrant délit de vol. Comment se fera-t-il aimer de sa moitié ? Comment remplacera-t-il son matamore avant ce soir ?

Francisquine accueille ses avances avec des rebuffades. Il est clair qu'elle ne veut pas de lui. Vous devinez, d'ailleurs, que si elle le repousse, c'est qu'elle a ses raisons et, de fait, voilà ses raisons derrière la porte, sous la forme d'un jeune écuyer qui sait par cœur les plus belles chansons amoureuses du monde. Mais de quelle façon expliquer la présence de ce Gautier ? Eh ! grand Dieu ! on le présente à Tabarin comme l'acteur le plus capable de remplacer le matamore. Que voulez-vous de plus ? La représentation de ce soir est assurée. Alons maintenant à la besogne.

La baraque se dresse au bord de l'île du Palais, sur le terre-plein du pont Neuf, auprès de la statue du roi Henri. Bien avant l'heure du spectacle, les badauds ont soin d'accourir, et je dois reconnaître qu'ils font de leur mieux pour égayer le temps qui passe : chansons, danses et querelles de commères, toute chose a son tour. Soudain, Nicaise apparaît en allumeur de chandelles : la viole et le rebec préludent, et la farce commence. Tout le monde, dans la bouffonnerie, est affolé de Francisquine, laquelle se moque de tout le monde et enferme tous ses galants dans des tonneaux où ils se morfondent, y compris Tabarin. Là-dessus, Gautier intervient sous l'habit du matamore, et Francisquine s'enfuit en sa compagnie.

Tout d'abord le triacleur ne comprend pas ; il croit que la fuite est jouée. Mais non ! Les misérables sont partis, ils ont abandonné le théâtre. Que faire ? Le public n'attend de son histrion favori que des sujets de rire. Impossible de désertier les planches, lui aussi, et de poursuivre les fugitifs. La verve de Tabarin devient subitement amère. Il apostrophe sa femme, il grossit la voix, il pleure, il perd la tête. Au premier moment les spectateurs ont ri ; puis l'accent pathétique du bouffon les émeut ; ils sont tous près de s'unir à ses larmes. Mais, sur ces entrefaites, Nicaise a couru après Francisquine et il la ramène. Que veut dire cela ? L'auditoire s'étonne. — « Eh ! messieurs, dit Tabarin, ne voyez-vous pas que c'est la pièce ? Nous avons tout concerté et vous-avez donné dans notre piège. »

On aperçoit tout de suite le défaut de la comédie : elle est faite en vue d'une scène conventionnelle, mais ingénieuse et dont le développement est bien conduit. Malheureusement, tout ce qui précède ne sert qu'à préparer cette scène unique. La musique, qui va lentement par elle-même, s'accommode mal de ces longues expositions qui ne sont jamais, quoi qu'on fasse, ni très intéressantes, ni très simples. Il faut au compositeur des situations nettes, intelligibles du premier coup, et sur lesquelles il se puisse étendre convenablement. M. Ferrier a fait de son mieux pour varier ses effets ; il a multiplié les épisodes, fait passer devant nous l'infortuné Fritelin se rendant au supplice aux sons d'une marche funèbre, montré Gautier roucoulant des sonnets, Mondor et Nicaise vendant leurs drô-

gues, Tabarin entremêlant ses chants d'amour et ses chansons à boire. Il n'importe ! L'action est languissante, au fond, et les caractères ne se dessinent pas.

Je ne suis pas ennemi des mouvements de gaieté dans les drames lyriques ; mais encore faut-il que cette gaieté soit large, jaillissante, remplissante. Il ne me semble pas, je l'avoue, que la pièce de M. Ferrier, dépouillée de ses alexandrins, ait cette ampleur de comique qui peut trouver sa place à l'Opéra. Ce n'est pas ici la puissante et vivante jovialité des *Maîtres chanteurs de Nuremberg* ou la fantaisie de haute allure du *Benvenuto Cellini* de Berlioz. Le détail prime l'ensemble et la scène, assurément curieuse et lyrique de la fin s'appesantit de tout ce qui l'a préparée.

La partition de M. Emile Pessard ne renferme pas moins de dix-huit numéros, ce qui est beaucoup. Je crains qu'elle impressionne médiocrement les musiciens, bien qu'elle ne soit pas dépourvue, par endroits, de quelques recherches qu'on reconnaîtra à la lecture. Le prélude n'a pas grande forme. Le chœur d'entrée, dans la salle du cabaret de la Pomme de pin, est un chœur d'opéra-comique ordinaire et qui se reprend plusieurs fois. Je n'insisterai pas sur la marche au supplice : « La justice du roi passe », qui s'étale en *rosalie* à la manière connue.

Dans le duo d'amour entre Gautier et Francisquine, vous remarquez le fâcheux effet du dessin de clarinette. Disons, au surplus, pour n'y plus revenir, que l'instrumentation de M. Pessard est trop souvent d'une aigre sonorité. Le compositeur a des instruments de prédilection dont il abuse, tel que le hautbois et le cornet à pistons. Le cornet à pistons, surtout, reparait à tout propos et même sans propos.

Un duetto bouffe et macabre entre Mondor et Nicaise, sur la mort de Fritelin, vaut des applaudissements à M. Sapin et à M. Dubulle. La chanson à boire de Tabarin, où la harpe et le glockenspiel s'ingénient à imiter les glous-glous de la bouteille et, tout ensemble, un passage de l'*Invitation à la valse*, de Weber, est lancé par M. Melchissédéc d'une voix superbe.

Puis viennent des airs, des stances, un quatuor enchaînés selon l'usage et dont je n'ai rien à dire. On notera, si l'on veut, la facilité du musicien à répéter des vers. Les compositeurs d'aujourd'hui ont pris l'habitude d'aller tout droit devant eux, et de ne rien répéter, et ils ont raison. Mais M. Pessard pense et agit d'autre sorte.

Je constate que le finale de l'acte a produit de l'effet et qu'on l'a redemandé. Un chœur, présenté pour la première fois sans accompagnement, arrive à se reprendre avec grand bruit. L'auteur a ramené dans son orchestre et en contrepoint la phrase des soldats du guet qu'on vient d'entendre ; mais il est certain que cette combinaison passe absolument inaperçue, et que le succès est obtenu par une mélodie assez commune pompeusement accompagnée.

Mais la toile se relève, au second acte, sur le plus admirable décor qu'on puisse voir : une simple vue du pont Neuf, avec des maisons de pierre et de brique du temps de Louis XIII et la longue perspective des quais, sous un ciel bleu et blanc, tout inondé de lumière. Une façon de menuet sert d'entr'acte. Gautier, le matamore improvisé, chante un air fort décousu, auquel succède un duo, puis un trio, où Tabarin lui fait la leçon comme Hamlet aux comédiens d'Elseneur. L'entrée de la foule se signale par un chœur un peu bien... populaire, suivi d'un petit chœur de bouquetières imité de l'ensemble *Les amours et les roses*, de la *Maïon* de M. Massenet, et complété par un divertissement en deux parties. Entre parenthèses, le pas de deux, dansé par Mlles Ottolini et Roumier, simule une dispute de harengères. On s'est amusé de cet épisode, spirituellement réglé, mais qui est peut-être aussi un peu bien... populaire.

Ici commence la représentation de la farce des tonneaux sur le théâtre de Tabarin. Vous vous rappelez la représentation du *Meurtre de Gonzague* dans *Hamlet* : la disposition est pareille. Je me souviens encore de l'acte du carnaval de *Benvenuto Cellini*, où l'on assiste à une parade de tréteaux. La « farce », telle que M. Pessard l'a mise en musique, est longue et sans caprice. En revanche, M. Melchissédéc a fait écouter tout ce qui suit par une conviction profonde et

une réelle autorité de talent. Francisquine vient à point pour exhaler des supplications qui font penser à une phrase de l'*Aïda* de M. Verdi, et le peuple manifeste, finalement, sa joie en reprenant son chœur d'entrée.

Je regrette de ne pouvoir louer la partition nouvelle que nous offre l'Académie nationale de musique ; mais je me suis fait une loi de ne jamais cacher ce que je pense. L'œuvre de M. Emile Pessard n'est point dans son cadre à l'Opéra et je ne crois pas qu'elle plaise aux artistes.

Au surplus, je n'ai que des éloges à décerner aux interprètes. M. Melchissédéc s'est montré habile chanteur et bon comédien, et Mlle Dufrane s'est tirée à son honneur du rôle de Francisquine. La voix de M. Dereims est toujours molle, mais il ne manque pas de méthode et il prête à l'amoureux Gautier ses allures élégantes.

Il faut faire cas de M. Dubulle, chargé du personnage secondaire de Mondor : son organe de basse-taille est généreux ; on sent de la ressource en ce jeune chanteur. M. Sapin fait Nicaise Fripe-Sauce, et Nicaise Fripe-Sauce doit beaucoup à M. Sapin. J'ajoute que, pour la première fois de ma vie, j'ai cru remarquer des intentions de mise en scène un peu vivante. Oui, ce n'est pas une illusion ! Les chœurs ont essayé à deux reprises de se mouvoir et de prendre part au drame. Par malheur, l'orchestre laisse toujours à désirer. Mais, bah ! c'est sa tradition et nul n'obtiendra qu'il en change.

FOURCAUD

GRAY 43, boulevard des Capucines. Manchettes en papier moulé. Commodes, économiques.

M. André Laurie a eu l'excellente idée d'étudier la vie scolaire sous tous ses aspects, en France et à l'étranger. Grâce à ces récits, nous pouvons enfin comparer les méthodes et les habitudes d'éducation en usage dans les différentes contrées de l'Europe.

La *Vie de collège en Angleterre, Une année de collège à Paris* et les *Mémoires d'un collégien de province*, sont en vente, in-18, au prix de 3 fr. chacun. Hetzel éditeur.

(Voir aux annonces.)

La Soirée Parisienne

TABARIN

Or donc, la direction de l'Opéra se trouvait dans la nécessité de monter rapidement un opéra en deux actes. Mais la chose n'est pas facile à trouver, et on aurait à coup sûr perdu la tête, si notre ami Paul Ferrier ne s'était trouvé là juste à point pour sauver la situation.

— J'ai, dit-il, une opérette aux Nouveautés, en collaboration avec Pessard. Si vous la voulez, je suis persuadé que Brasseur ne refusera pas de vous tirer d'embarras.

— Soit, lui répondit-on, mais nos artistes ne savent pas jouer ce genre-là.

— Qu'à cela ne tienne ! Brasseur vous prêtera aussi sa troupe.

— Alors, nous pouvons marcher. Tout se passa comme Ferrier l'avait promis, et ce n'était pas une chose ordinaire que de voir, hier, sur la grande scène de l'Opéra, une œuvre légère interprétée par les acteurs fantaisistes du théâtre des Nouveautés.

Pour les personnes qui auraient mal lu le programme, je crois nécessaire de rappeler la distribution des rôles. Tabarin est joué par Vauthier, l'écuyer Gautier par Montaubry, Nicaise par Berthelier, Mondor par Scipion, et Francisquine par Mlle Tassilly, engagée tout exprès pour la circonstance.

D'ailleurs.....

Ici je m'arrête, car il paraît qu'on m'a très mal renseigné et que je suis dans la plus profonde erreur. *Tabarin* n'est pas une opérette, mais bien un véritable opéra. Quant aux artistes que nous avons applaudis, ce sont véritablement des pensionnaires de notre Académie nationale de musique. C'est drôle, j'aurais cru.

Néanmoins, comme il serait de mauvais goût de ne pas me rendre à l'évidence, je reprends le ton sérieux qui convient à une œuvre sérieuse, et je vais tout d'abord vous parler des auteurs.

De Paul Ferrier, pas grand chose à dire. Les lecteurs du *Gaulois* le connaissent et l'apprécient à sa juste valeur. De plus, ils ont tous vu le *Tabarin* du Théâtre-Français, et connaissent le succès que cette jolie pièce a obtenu. Ferrier a opéré une simple transformation qui le mettra sans doute en goût de continuer, et j'espère bien qu'avant peu nous reverrons *Tabarin*.